

Diana Cooper-Richet

Vice-présidente de l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines chargée des Relations Internationales, Maître de conférences en histoire contemporaine, habilité à diriger des recherches (HDR)



Résumé : *Dans les années 1800, l'archétype de la grande revue intellectuelle voit véritablement le jour, en Grande-Bretagne, avec la naissance de l'Edinburgh Review (1802) de la Quarterly Review (1809). Trimestrielles, ces publications éclipsent toutes celles qui les ont devancées en offrant à leurs lecteurs, des classes aisées et cultivées, un vaste panorama de la littérature de leur époque, dans lequel tous les domaines de la connaissance sont abordés. Ces périodiques dominent le champ des revues, tant dans les Iles britanniques que sur le Continent. Elles contribuent à enrichir le débat sur les grandes questions d'actualité dans un pays qui se modernise avec rapidité et s'étend au-delà de ses frontières.*

Mots clés : *Histoire du XIX^e siècle, Histoire du livre et des médias, Histoire intellectuelle, Histoire des transferts culturels*

Summary : *With the creation of journals such as The Edinburgh Review (1802) and The Quarterly Review (1809), the 1800s witnessed the birth of the archetypal intellectual journal. The publication of these quarterlies totally overshadowed those that had gone before them by offering readers from the well-to-do and cultivated classes a vast panorama of contemporary literature in which all areas of knowledge were explored. These periodicals became the most popular type of journal in the British Isles as on the Continent. Their contribution enriched important current debates in a country that was rapidly modernising and expanding beyond its geographical boundaries.*

Keywords : *19th Century History, Literary History, Intellectual History, History of Cultural Exchange*

Si l'apparition des revues, en Grande-Bretagne, ne date pas du XIX^e siècle mais du milieu du siècle précédent, c'est néanmoins dans les années 1800 que les archétypes de ce genre d'imprimés voient véritablement le jour, avec la naissance, en 1802, de l'*Edinburgh Review* et, en 1809, de la *Quarterly Review*. Trimestriels et non mensuels, ces périodiques éclipsent tous ceux qui les ont devancés² en offrant à leurs lecteurs, des classes aisées et cultivées, un vaste panorama de la littérature de leur époque, dans lequel tous les domaines de la

connaissance sont abordés. Ces publications qui dominent le champ des revues, tant dans les Iles britanniques que sur le Continent, contribuent très largement, autour d'un petit groupe d'hommes, à enrichir le débat sur les grandes questions à l'ordre du jour dans un pays qui se modernise avec rapidité et s'étend au-delà de ses frontières.

C'est principalement au cours de la première moitié du XIX^e siècle que leur rôle est déterminant dans la formation intellectuelle des élites³, à un moment où la presse et les magazines ne connaissent pas encore le développement qui sera le leur par la suite⁴ et ne peuvent donc pas venir concurrencer ces revues sérieuses, argumentées et documentées dont les textes sont, à plusieurs reprises, à l'origine de controverses au sein du public de qualité que forme leur lectorat. Critique littéraire et politique se combinent harmonieusement dans ces publications novatrices, donnant à l'une comme à l'autre un espace et une audience encore inégalés, jusque dans les années 1850-1860, époque à laquelle la qualité de la critique décline et le style se fait plus journalistique.

Si les champs couverts par l'*Edinburgh* et la *Quarterly* sont très étendus, ne vont-ils pas des « nouveaux romans », à la poésie, en passant par les progrès effectués dans les sciences, tant physiques que naturelles, les récits de voyages, de conquêtes et d'expéditions dans les contrées les plus lointaines, aux ouvrages politiques et d'histoire, il est cependant, dans ces années formatrices pour la nation britannique, des thèmes récurrents auxquels ces revues consacrent un nombre d'articles et de pages considérables attestant à la fois de leur importance dans le débat public et de celle que lui accorde les prestigieux rédacteurs de ces publications de référence. La présentation, le plus souvent large et ouverte, avec laquelle certaines des questions d'actualité sont traitées : comme celles relative à la réforme parlementaire, à l'abolition de l'esclavage dans les colonies, aux liens entre église et éducation ou encore celle touchant à la misère des travailleurs de l'industrie contribuent, sans aucun doute à la formation de l'identité particulière des élites britanniques du XIX^e siècle, à leur sentiment de supériorité, mais également à leur pragmatisme en matière politique, comme dans les affaires économiques. De même les sujets qui ne sont que peu ou pas abordés, par exemple : le chartisme ou encore la naissance du mouvement ouvrier, sont également révélateurs de la constitution des mentalités parmi les classes dominantes avides lectrices de ces revues critiques mais néanmoins parties prenantes d'un système qu'elles ont la volonté d'améliorer par des réformes les plus consensuelles possibles.

Ces revues dont le cycle de vie sera d'une grande longévité⁵ sont, après 1840-1850, en dépit d'articles qui demeurent de haute tenue, beaucoup moins influentes. « Their days are over »⁶.

Les grandes revues intellectuelles : nouveaux supports de diffusion des idées

« Les journaux font du journalisme, les revues font de la culture⁷ » pouvait encore écrire Georges Sorel, dans les premières années du XX^e siècle, à un moment où l'espace public s'est pourtant considérablement élargi. Cent ans auparavant, les grandes revues générales qui paraissent, tant à Londres qu'en

Ecosse, répondent déjà, mais pour la première fois, à ce critère élitiste et encyclopédique. Lorsque l'*Edinburgh Review* est mise sur le marché, avec beaucoup de succès, elle provoque un séisme dans le monde des publications périodiques, car elle inaugure un style totalement nouveau, qui sera imité et admiré pendant plus d'un siècle. Quelle sont les innovations dont la revue d'Edimbourg⁸, puis celle de l'éditeur Murray la *Quarterly Review*, sont les instigatrices ? Tout y est inédit, l'érudition, le talent, l'esprit, l'écriture et l'indépendance de ton, selon Lord Cockburn dans sa biographie de Lord Jeffrey, l'un des fondateurs de la revue d'Edimbourg⁹. Pour Pierre Larousse, cette revue provoque une véritable révolution dans la presse périodique anglaise par l'indépendance de son ton et l'impartialité de ses critiques¹⁰.

Ces « *great quarterlies* » font, d'emblée, preuve d'une grande vitalité intellectuelle. Elles se fixent d'aller au delà de la simple critique littéraire, pour donner un point de vue ou encore pour fournir à leurs lecteurs un tableau, le plus vaste possible, sur une question en débat. Il s'agit, avant tout, pour les rédacteurs d'avoir de la hauteur de vue pour tenir leurs abonnés au courant des dernières tendances de la littérature, de la réflexion politique et des découvertes de toutes les sortes, tout en utilisant un ton vif et attrayant. Les articles ne doivent jamais être ennuyeux, comme le souligne Walter Scott dans une lettre de 1808, à William Gifford, futur rédacteur-en-chef de la *Quarterly Review* et célèbre polémiste. Le rédacteur, explique l'auteur de *Quentin Durward*, doit s'efforcer d'ajouter du piment aux textes trop ternes¹¹. Les spécialistes de la « critique romantique » britannique reconnaissent que l'influence de ces revues a certainement été considérable sur la vie intellectuelle - comme en témoigne la réédition d'un certain nombre de numéros spécifiques dont l'intérêt suscité parmi les lecteurs a été particulièrement grand - même si son ampleur est difficile à apprécier avec précision.

Dans ces grandes revues trimestrielles (de 250 à 300 pages par livraison) les articles sont longs, parfois plusieurs dizaines de pages - voire plus au début de la *Quarterly* - et contiennent fréquemment des extraits des livres analysés, parfois dans la langue d'origine, notamment en français. Ils ne sont jamais signés, par souci d'objectivité¹², même si leurs auteurs sont des intellectuels de premier plan, parmi lesquels l'historien et philosophe Thomas Carlyle, l'historien et homme politique Thomas Macaulay au ton très pugnace, le poète Matthew Arnold ou encore l'essayiste William Hazlitt, sans oublier les romanciers Walter Scott qui, bien que conservateur, n'hésite pas à écrire dans la libérale revue écossaise, et William Thackeray. Quel que soit la situation de fortune du critique, il est toujours bien rémunéré pour son travail. Mais pour l'économiste et publiciste Walter Bagehot, admirateur des « Lumières écossaises » (*Scottish Enlightenment*), c'est le système éducatif écossais, universellement considéré comme très supérieur à celui qui existe en Angleterre, avec sa très large palette de sujets étudiés, dont la philosophie, qui est à même de produire les meilleurs *reviewers* (critiques), capables à la fois d'analyser un vaste choix de thèmes, sans pour autant être des spécialistes¹³, tout en donnant leur opinion.

Il n'était pas rare que les deux grandes revues de référence soient les premières à porter à la connaissance du public lettré la teneur des grandes polémiques

qui agitent le monde politique avec lequel elles entretiennent, l'une comme l'autre, jusque dans les années 1840-1850, mais de façon différente et selon les aléas de la vie politique elle-même, des liens étroits et, le plus souvent, personnels. Cette faculté d'intervention des revues dans le champ du débat politique est vite perçue, et soulignée par Scott qui met en avant, dans sa correspondance, l'importance que revêt le contrôle de ce type de publication pour qui veut peser sur l'opinion¹⁴. Ces revues prennent-elles véritablement position ? Sont-elles, au même titre, des publications partisans ? Le choix de la lecture de l'une ou de l'autre, par les lecteurs, se fait-il uniquement en fonction de leur engagement en faveur des *Whigs* (libéraux) ou des *Tories* (conservateurs) ?

La revue écossaise, née dans un pays où la formulation d'opinions libres et indépendantes est moins aisée qu'en Angleterre a, dès le départ, pour ambition de créer un espace d'expression pour les jeunes libéraux, instruits et ouverts sur le monde, qui piaffent d'impatience intellectuelle, mais aussi politique, au nord des monts Cheviot. Ils sont, naturellement, favorables à la réforme d'un système politique, à leurs yeux, trop autoritariste car, dans cette région, les *Tories* règnent en maîtres sous la douce férule de Dundas¹⁵. La revue « fut l'organe par lequel les idées d'émancipation, semées par le XVIII^e siècle, germèrent et se répandirent en Angleterre », écrit Pierre Larousse dans son *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*¹⁶, ce qui témoigne de l'opinion que les contemporains se faisaient de ce support¹⁷. Sa concurrente, née sept ans plus tard, se place à l'opposé dans le champ, bipartiste, de la vie politique britannique : aux côtés des *Tories*, avec lesquels elle veut défendre les idées et les valeurs de l'Angleterre traditionnelle. De même, elle est beaucoup plus réservée, que sa devancière, face aux productions littéraires du courant romantique, tant en ce qui concerne les romans que la poésie. Ni Shelley, ni Keats, pas même Wordsworth ou Coleridge dans les premières années, ne sont reconnus comme des écrivains dignes d'éloges.

L'*Edinburgh Review* n'est pas, à proprement parler, l'organe d'un parti politique, même si elle défend les idées libérales des philosophes John Locke et Jeremy Bentham ou encore celles de l'économiste Adam Smith. Ceux qui écrivent dans ses pages et participent à la gestion de la revue sont souvent regroupés, au XIX^e siècle, sous l'appellation de *philosophical radicals*, des hommes pour lesquels la libre conscience individuelle doit être respectée dans tous les domaines et le principe d'autorité étendu à toute l'humanité par le biais de réformes sages et judicieuses, tout en garantissant, grâce à des institutions renouées, la stabilité politique et sociale. Quant à la conservatrice *Quarterly Review*, elle n'est pas non plus la caisse de résonance des *Tories*. Comme sa consœur elle fait une différence entre la discussion des idées politiques qu'elle prône et opter pour *party politics*, ce qu'elle rejette.

Pourtant, cette situation évolue en fonction de la majorité au pouvoir. De 1809 à novembre 1830, les conservateurs sont aux commandes et la *Quarterly*, bien informée, fait presque figure de journal officiel, tant ses liens avec les hommes du gouvernement sont proches et nombreux. L'arrivée aux affaires des libéraux, victorieux aux élections, sort l'*Edinburgh Review* de l'opposition dans laquelle

elle était cantonnée depuis de nombreuses années et fait d'elle, selon Carlyle, un organe « demi-officiel »¹⁸. Quant à son concurrent le plus proche il est très désavantagé, durant toute cette période, puisque ses informateurs ne sont plus aux postes de commandement et qu'il ne bénéficie plus de sources de première main comme par le passé.

L'opposition entre les deux publications est sans doute plus visible que réelle. En effet, les rédacteurs des deux revues fraternisent souvent, surtout entre anciens. Ne proviennent-ils pas tous, pour l'essentiel, du même milieu socio-culturel : « educated upper and upper middle class »¹⁹ qui partage, peu ou prou, les mêmes conceptions de la forme de gouvernement qui convient aux Britanniques ? Dans certains cas d'anciennes rivalités évoluent vers de solides amitiés, comme celle qui finira par lier Henry Brougham, député *Whigs*, pas toujours très conformiste, fondateur de l'*Edinburgh Review* et l'un de ses plus fidèles contributeurs, à John Wilson Croker, premier secrétaire à l'Amirauté de 1809 à 1830 et député, l'un de ses rivaux, et des meilleurs critiques²⁰, au sein de l'équipe de la *Quarterly*. La frontière entre les deux publications n'est ni clairement marquée, ni d'une totale étanchéité. C'est ainsi que Walter Scott, conservateur, écrit dans la revue écossaise, pourtant libérale, sans être ouvertement *Whigs*, jusqu'à la création de la *Quarterly*, dont il deviendra l'un des meilleurs soutiens. Bien d'autres *reviewers* naviguent d'une revue à l'autre, surtout au cours du premier quart du siècle, sans que cela semble leur poser de cas de conscience particulier²¹.

Si Henry Brougham est l'homme politique, *Whigs*, le plus éminent dans l'équipe de l'*Edinburgh*, à la *Quarterly* c'est George Canning qui joue ce rôle. Député, dès 1793, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de 1796 à 1801, puis ministre à part entière de 1807 à 1809, de nouveau en 1822, avant de devenir Premier ministre en 1827, ce conservateur modéré informe régulièrement et secrètement la revue dont il partage les idées, c'est-à-dire, comme Scott celles de l'Angleterre et de la Constitution. Pourtant, chacune de ces publications réussit à conserver une certaine indépendance d'expression. Ni l'une ni l'autre ne défend les positions d'un gouvernement, mais plutôt un ensemble d'idées générales sur la société, plus modernes et plus évolutives pour les Ecosseis, plus conservatrices et traditionnelles pour les partisans de la revue de l'éditeur Murray. Toutes, cependant, demeurent dans le strict respect de la morale chrétienne.

Il ne faut pas omettre, par ailleurs, de souligner à quel point, dans la forme, la présentation et même la technique de la critique, ces deux revues se ressemblent, comme si la première avait fixé un modèle incontournable et indépassable. D'autre part, il est clair que les critiques, à Londres comme à Edimbourg, ont intériorisés l'idée qu'ils remplissent une fonction importante dans la formation des esprits de ceux qui, au sein de la nation, comptent. Leur ton se doit donc d'être à la fois sérieux, sans être solennel, mais en même temps distancié par rapport à son objet, tout en étant capable de manier un humour si important dans la constitution des mentalités outre-Manche. Le style d'écriture des critiques est très soigné, car le *reviewer* sera lui-même impitoyable pour les fautes de langage dans les livres dont il fait le compte-rendu.

Ces deux périodiques, qui font largement autorité pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, ont chacune une orientation politique connue qui n'empêche pas leur lectorat de traverser en permanence la ligne de partage, floue, qui les sépare l'une de l'autre. Ce braconnage semble montrer qu'il s'agit bien de publications qui, en dépit des apparences, s'adressent à un groupe cohérent de personnes cultivées et aisées, qui aime lire et souhaite participer au débat public, qui est leur très largement réservé, tout en s'ouvrant sur le monde qui les entoure. Quelle peut donc être la diffusion de ces publications, compte tenu de l'étroitesse de leur lectorat en ce début de XIX^e siècle ? Trois fois plus cher que les mensuels - *Monthly Review* et *Critical Review* principalement - qui les ont précédés sur le marché, les deux grandes revues générales coûtent, chacune, six shilling en 1834, ce qui financièrement revient au même, puisque les lecteurs les achètent trois fois moins souvent dans l'année.

Les tirages ne diffèrent guère de l'une à l'autre lorsqu'au bout de quelques années la *Quarterly* aura atteint son rythme de croisière. En 1807, l'*Edinburgh Review* tire à 7000 exemplaires, à 13 000 en 1814, pour redescendre à 11 000 vers 1825-1826. Sa consœur, à un tirage de 5000 au bout d'une année, de 14 000 en 1817-1818 et retombe à 10 000 en 1830-1840²². Ainsi, au milieu de la première moitié du XIX^e siècle, les *quarterlies* sont très largement lus. Entre 11 000 et 14 000 exemplaires de chacun d'entre eux circulent chaque trimestre sans oublier ceux qui, dans les cabinets de lecture, les salons littéraires et les *circulating libraries*, comme *Mudie's Select Library*, passent allègrement de mains en mains, pendant des mois, et se retrouvent ensuite en partance pour les colonies où ils sont lus avec retard, mais non sans intérêt. Elie Halévy, selon John Cross dans *Rise and fall of the man of letters*²³, estime le nombre total de lecteurs des deux grandes revues trimestrielles à 100 000, lorsque celles-ci étaient au sommet de leur renommée, ce qui veut dire que chaque exemplaire était lu par environ cinq personnes²⁴.

D'après un certain nombre de témoignages, beaucoup de lecteurs, et quelle qu'ait été leur inclination politique, si toutefois ils en avaient une affirmée, étaient lecteurs des deux publications. Tel est le cas de Henry Crabb Robinson qui, dans ses mémoires²⁵, explique qu'il lit très régulièrement les deux trimestriels et que sa lecture en est totalement apolitique, mais également de bien d'autres personnes qui transgressent les barrières de leurs convictions pour aller lire ce que dit la concurrence. Disraeli n'est-il pas lecteur de l'*Edinburgh Review* alors qu'il évolue progressivement vers le conservatisme ? Mais n'est-il pas, aussi, dans son roman *Sybil or the two nations* (1845), l'un de ceux qui mirent en évidence, par le truchement de la littérature, l'existence à l'intérieur d'un même pays, de deux mondes qui s'ignorent complètement, qui vivent sur deux planètes différentes, se nourrissent d'aliments différents, ont des moeurs incompatibles, n'obéissent pas aux mêmes lois : les riches et les pauvres²⁶ ?

Crabb Robinson et Disraeli, appartiennent à l'intelligentsia, comme la plupart des autres lecteurs. Les membres des professions libérales, plus particulièrement les avocats, sont également friands de cette littérature, de même que les membres, de plus en plus nombreux, de l'*upper middle-class* en ascension sociale. Mais, pour des hommes comme James et John Stuart Mill qui seront à l'initiative du

lancement de la *Westminster Review* en 1824, les deux revues trimestrielles alors disponibles ne font que représenter deux visages d'une aristocratie qui se partage le pouvoir : l'un symbolisant l'opposition, l'autre le parti ministériel. En effet, si ces revues diffèrent quelquefois dans le point de vue qu'elles présentent sur un certain nombre de questions clefs en débat au cours de la première moitié du XIX^e siècle, en dépit de ces divergences elles contribuent toutes deux, très largement, à la formation intellectuelle et politique des élites britanniques, en alimentant de manière intelligente et ouverte les nombreux débats qui agitent les classes dirigeantes à cette époque.

Le rôle des revues dans la formation des mentalités politiques des élites britanniques

Dans ses travaux, Linda Colley²⁷ a montré comment, au XVIII^e et au début du XIX^e siècles, s'est forgé un sentiment d'identité nationale « britannique » englobant dans un Etat multinational Anglais, Ecossais²⁸ et Gallois. Cette identité, d'une force et d'une cohérence que rien n'a semblé pouvoir remettre en cause avant la fin du XX^e siècle, s'adosse à la puissance de ce pays dans le monde, sur terre comme sur mer, à la force du ciment que représente pour tous le protestantisme, la religion est l'un des rares domaines dans lequel l'Etat intervient directement, mais aussi sur la longue rivalité avec la France, au sein de laquelle la bataille de Waterloo joue un rôle plus que symbolique. Un certain nombre de grandes questions, qui agitent le monde politique et les élites de la Nation, au cours des premières décennies du XIX^e siècle, et auxquelles les meilleures revues participent activement en alimentant le débat²⁹, sont fondamentales dans la construction, relativement tardive, d'une identité britannique voulue et partagée par les classes dirigeantes³⁰.

L'historien britannique Asa Briggs dans un article remarqué, paru en 1956 dans *Past and Present*³¹ situe à cette époque précise l'affirmation de l'identité sociale et politique de la bourgeoisie - *middle-class* - britannique même si, au sein de celle-ci, une image identique de l'Angleterre n'est pas toujours partagée. Deux représentations idéalisées de la Nation existent parmi les élites, sans pour autant remettre en cause les valeurs qui constituent le fondement de la Nation. La première, traditionnelle, situe le coeur vivant du pays dans le sud, où le paysage est à la fois bucolique et romantique, là, le mode de vie calme et tranquille reflète les aspirations de l'aristocratie. La seconde, moderne et industrialisée, localise dans la moitié nord le centre vital et l'avenir du pays³². Cette seconde vision est celle des esprits entreprenants, aventureux et scientifiques, à laquelle elle offre la possibilité de se réaliser dans des activités neuves, et pourquoi pas lucratives.

Parmi les sujets débattus avec le plus de passion parmi les élites intellectuelles et politiques, en cette première moitié du XIX^e siècle, il y a d'abord la question du système parlementaire qui donne lieu, en 1832, à la première *Reform Act*. Il y a aussi, liée à la construction de l'Empire, celle relative à l'abolition de l'esclavage, qui sera votée en 1833 et pour laquelle William Wilberforce a tant lutté à partir de 1789. La prise de conscience des méfaits de la Révolution

industrielle sur les classes populaires³³ conduit, elle aussi, à une réflexion sur les manières d'y remédier, ainsi qu'au vote des *Poor laws*. L'église et sa vocation éducative est également discutée, tant dans la revue d'Edimbourg que dans la *Quarterly Review*. Ces publications ne partagent pas toujours le même point de vue sur ces questions cruciales, elles n'y accordent d'ailleurs pas exactement la même place. Certains sujets ne sont abordés que dans l'un ou l'autre de ces périodiques, c'est ainsi que la question de la liberté du commerce et les *Corn laws*, celle de la population développée par le pasteur Malthus intéressent surtout la *Quarterly Review*, alors que la Révolution française fait réfléchir les libéraux écossais.

Pourtant, si l'on regarde le « genre » d'articles qui domine, voire parfois qui envahit trimestriellement ces publications, c'est une littérature relative aux voyages, aux expéditions coloniales, aux découvertes de régions lointaines et mal connues. Tout ce qui concerne les pays étrangers, leur histoire, leur géographie, leur mode de gouvernement, leurs populations occupe une place considérable, la plus importante, dans ces revues. Sans aucun doute, cette large ouverture sur le monde dont bénéficient les élites lectrices de ces pages, contribue-t-elle à la formation de leur identité, de même que les nombreux voyages qu'ils effectuent régulièrement, et depuis longtemps, comme en atteste la tradition du *Grand tour*, déjà bien rodée au siècle précédent, qui conduit les Anglais sur le Continent à la recherche des merveilles artistiques et architecturales des civilisations anciennes, mais aussi des beautés naturelles du paysage, dans le but de contribuer à la formation culturelle des fils de famille. Cette littérature de voyage, importante et populaire³⁴ pendant toute la période victorienne, mais difficile à apprécier tant elle est diversifiée, n'est pas prise en compte ici pour cerner les éléments constitutifs de la formation de l'identité des élites à laquelle, bien évidemment, elle participe.

James O. Hayden, spécialiste de l'histoire des magazines littéraires britanniques, analysant ces publications à la période romantique, 1789-1836, estime que dans l'ensemble les différences politiques entre les grandes revues sont beaucoup moins importantes que ce qui a classiquement été véhiculé. Pour lui, dans un pays éclairé comme la Grande-Bretagne, tout bon citoyen souhaite que les institutions puissent fonctionner de la meilleure façon possible, quitte à les réformer si nécessaire. C'est ce qui explique la raison pour laquelle les questions politiques ne sont pas prédominantes dans les revues³⁵. Pourtant, comme nous l'avons dit, certaines informations politiques de première importance et de première main seront révélées au public dans les pages de ces publications. Quelques questions politiques sont, en effet, amplement débattues, aussi bien dans la *Quarterly Review*, que dans l'*Edinburgh Review* au cours de ces années³⁶. La première d'entre elle concerne la réforme des institutions et la forme de gouvernement qui convient le mieux à la nation britannique. Elle est abordée, par tous, avec le sentiment que les libertés constitutionnelles britanniques, celles de l'*Habeas Corpus* de 1679, de la *Bill of Rights* votée en 1689 et de la monarchie parlementaire, sont supérieures à toutes les autres, d'où l'attention et les critiques portées à la Révolution française considérée, à la fois comme dangereuse, mais aussi comme représentative d'un pays instable et versatile.

Ces deux revues de l'intelligentsia consacrent beaucoup de leurs articles politiques à la question de la *Parliamentary reform*. Les témoignages des hommes proches des deux rédactions manifestent leur préoccupation de ne pas donner, de leur publication, une image trop engagée³⁷. Henry Brougham, pourtant, pour la revue écossaise, donne de la voix, sans que son nom figure au bas de ses articles. La réforme obtenue, en 1832, permet la création de nouvelles circonscriptions électorales, notamment dans les régions industrialisées d'Écosse et du Pays de Galles mais aussi à tout sujet de Sa Majesté, possesseur d'une maison d'une valeur d'au moins dix livres, de voter. Le système politique britannique devient, grâce à cette réforme, l'un des plus démocratiques du monde, même si le vote demeure censitaire. Pour les Britanniques ce système permet aux citoyens de se gouverner eux-mêmes, alors que dans un pays comme la France, patrie de la grande révolution, dans lequel la redoutable tentation de la République demeure toujours, les sujets de sa Majesté - ou de l'Empereur - ne sont pas maîtres de leur sort.

Dès 1809 l'*Edinburgh Review*, dans son numéro du mois de juillet³⁸, consacre un article à l'étude de deux brochures reproduisant l'une une missive, l'autre deux discours sur la réforme parlementaire. L'auteur qui en profite, comme très souvent, pour disserter sur la question estime qu'il existe parmi les Britanniques un esprit de réforme, doublé d'un profond mécontentement et que tout changement du système doit viser à donner au peuple plus de liberté. Quatre ans plus tard, la même revue revient sur ce thème de la réforme en saisissant l'occasion de la publication de deux lettres ouvertes à Henry Brougham, ce qui permet au critique de terminer son texte sur un appel à la réforme et à la liberté³⁹. Le sujet est aussi abordé par le biais de l'histoire des gouvernements représentatifs⁴⁰. Cette revue qui milite en faveur de la réforme, indique clairement que celle-ci doit rester dans des limites bien définies : c'est-à-dire ne pas aller aussi loin que certains *reformers*, plus radicaux, le souhaiteraient, jusqu'au suffrage universel⁴¹. Le radicalisme qui s'était fait jour en Angleterre au moment de la Révolution française, reprend de la vigueur à partir de 1806, puis se lance dans la campagne pour la réforme du Parlement en 1809, ce qui donna lieu à des émeutes - *Burdett riots* - en 1810. L'intérêt de la revue écossaise pour la réforme du régime politique est donc ancien, elle constitue l'un des principes essentiels défendus par ses promoteurs, mais elle doit rester dans le cadre d'un système représentatif étroitement contrôlé et d'une vie politique moralisée⁴².

À la *Quarterly Review* dès la seconde livraison, en mai 1809, le thème est abordé par l'étude de plusieurs pamphlets qui réclament, par le biais d'une réforme électorale, une plus grande indépendance de la Chambre des Communes⁴³. Mais le *reviewer* ne considère pas ceci comme une bonne idée et propose même d'exclure du Parlement tous ceux qui ne sont pas des propriétaires terriens. En juillet, la revue revient sur le sujet à l'occasion du discours prononcé, le 7 février 1828, à la Chambre des Communes par Henri Brougham et de trois ouvrages parus sur le parlementarisme. L'auteur de la critique, intitulée « Legal reforms » souligne que si les objectifs de Brougham ne sont pas très éloignés de ceux que visent la rédaction de la revue, là où les divergences interviennent c'est dans les moyens à mettre en œuvre pour les atteindre. En

avril 1831⁴⁴, c'est autour de 13 textes qu'un *essay* est présenté aux lecteurs afin de leur montrer les défauts de la réforme en discussion, à laquelle tous les propriétaires, tous les hommes d'affaires, tous les responsables du système social, toutes les personnes éduquées sont, paraît-il, opposés⁴⁵. La *Quarterly Review* se dit inondée de publications montrant à quel point le public est déçu par la réforme⁴⁶.

L'utilité d'une réforme parlementaire est loin d'être aussi évidente aux yeux des conservateurs qu'à ceux des libéraux, même si ces derniers souhaitent le maintien du suffrage censitaire, volonté qu'ils partagent avec les « whigs » qui, une fois la « Reform Bill » votée en critiquent l'étendue au nom des intérêts des classes dirigeantes de la société britannique. Parmi les questions fréquemment présentées aux lecteurs de la revue de l'éditeur Murray, il y a celle relative à l'église et à ses liens avec le système éducatif, notamment en Ecosse, sujet auquel l'*Edinburgh Review* s'intéresse, tout en y consacrant moins de place. Imprégnés de culture et de morale chrétiennes, les critiques des grandes revues intellectuelles portent régulièrement des jugements de valeur qui tiennent compte de cette imprégnation religieuse propre, d'ailleurs, à toute la société britannique de l'époque. La réflexion sur ces questions se place, le plus souvent, à un niveau philosophique ou de manière plus pragmatique par rapport à l'éducation ou à la philanthropie, comme remède à la pauvreté.

Ce point est abordé, en avril 1835, par la *Quarterly Review* sous le titre « English charity »⁴⁷, dans un article qui tend à montrer l'importance des *workhouses* institués par l'église établie pour venir en aide aux miséreux. Trois ans plus tard, la même publication est amenée à critiquer le projet de loi, préparé par Lord Brougham, qui propose de retirer les écoles rurales des mains de l'église⁴⁸. L'année suivante, à propos d'un livre « remarquable » de W. E. Gladstone, la revue souligne l'importance du maintien des liens institutionnels entre l'Eglise et l'Etat, même s'il est possible d'envisager, comme dans certaines colonies un assouplissement. Les rédacteurs se réjouissent, en 1843, de l'augmentation du sentiment religieux parmi les classes aisées⁴⁹ mais, dans le même temps, ils s'inquiètent de la situation de l'église en Ecosse⁵⁰, de l'influence néfaste des Jésuites en Irlande⁵¹ et des progrès du méthodisme au Pays de Galles⁵², ainsi que des problèmes liés à l'éducation dans cette région⁵³. Dans l'ensemble, les conservateurs de la *Quarterly*, sont surtout préoccupés par le maintien de la place et du rôle de l'église anglicane dans la société.

Le point de vue de la revue d'Edimbourg est différent, même si l'on y retrouve une préoccupation, très naturelle pour une revue née à Edimbourg, concernant la Réforme en Ecosse⁵⁴. Dans cette revue, c'est le principe de la liberté des cultes⁵⁵ qui est, avant tout, défendue. Prenant prétexte de la publication de huit ouvrages sur le sujet de l'église dans la vie sociale, un auteur argumente que si la Grande-Bretagne veut voir la délinquance diminuer, il ne faut plus seulement confier l'éducation à l'église, mais aussi à l'Etat⁵⁶ qui devra l'améliorer et l'étendre⁵⁷. Ce thème est repris, en octobre 1839, mais pour aller plus loin puisque l'article intitulé : « Ministerial plan of education. Church and Tory misrepresentations »⁵⁸ conclue à la nécessité d'un système national d'éducation. La « question sociale », expression pudique utilisée au XIX^e siècle

pour parler de la misère des travailleurs industriels, est également présente dans les pages des deux revues étudiées, mais elle est abordée avec une sensibilité différente dans chacune d'entre elles, surtout en ce qui concerne les solutions proposées.

L'*Edinburgh Review* traite ce problème de société, avant même la discussion parlementaire, qui aura lieu au début des années 1820, sur les avantages de l'abolition des *Poor laws* avec, dans son numéro d'octobre 1819, un article intitulé « State of country »⁵⁹ dans lequel le critique, qui analyse deux ouvrages, met en évidence les dangers de la situation sociale, avec la séparation de plus en plus visible entre les riches et les pauvres. Mais, en octobre 1821, un nouvel article sur ce thème montre l'importance qu'il y a à ne pas soulever de vagues avec des propositions trop radicales qui nuiraient à la résolution du problème⁶⁰. Tout au long de la période concernée, la misère des classes populaires occupe régulièrement quelques pages de la revue libérale.

En juillet 1842, décrivant la mendicité à Londres et à Birmingham, régions industrielles dont la détresse est également soulignée⁶¹, comme celle des colonies et de l'Irlande,⁶² le *reviewer*⁶³ termine en écrivant qu'il laisse le soin à ceux dont c'est le devoir d'offrir des solutions à ce mal. Notons que les abus du travail des femmes et des enfants dans l'industrie sont présentés à travers les rapports des commissions parlementaires qui ont enquêtées dans les entreprises, en 1842-1843⁶⁴, et dont les conclusions motivèrent le vote de lois protectrices. Enfin, en avril 1845, la rédaction se fait l'écho des revendications du monde ouvrier dans un article intitulé : « The claims of labour »⁶⁵, à propos d'un ouvrage sur les devoirs réciproques des employeurs et des employés dans le domaine du travail. L'équipe de la revue est donc bien préoccupée par la « question sociale », sans pour autant faire des propositions véritablement efficaces.

Les pages consacrées à la misère sont beaucoup moins nombreuses dans la *Quarterly Review*. Néanmoins, dès avril 1818, la revue montre son souci de l'état dans lequel vivent et travaillent les classes laborieuses. Dans « On the means of improving the people »⁶⁶ l'auteur, suivant les travaux du Parlement sur les *Poor laws*, pense que ces textes doivent être améliorés, parce qu'ils sont néfastes. Quelques années plus tard, en mai 1830, la revue propose comme solution au paupérisme l'exportation, vers les colonies d'Australie et du Cap, aux frais du gouvernement, de tous ceux qui n'arrivent pas à vivre décemment de leur travail en Angleterre⁶⁷. Les conservateurs de la *Quarterly* abordent, aussi, dans les années 1840, le problème du travail des enfants dans l'industrie. Ils en profitent pour glisser quelques mots contre les « démons » qui sévissent en morale et en politique : le socialisme et le chartisme et pour rappeler la puissance de l'Empire britannique, les vertus de son peuple industriel et la noblesse de son église réformée⁶⁸. Ainsi, si les enfants souffrent à travailler dans les galeries souterraines des puits de mine, ils doivent surtout être protégés des dangers que représentent les théories sociales et revenir aux bonnes vieilles valeurs de l'Angleterre traditionnelle.

L'un des grands combats de ces quelques décennies a été celui mené au sein de la classe politique et dans l'*Edinburgh Review*, en faveur de l'abolition du commerce des esclaves, notamment par Henry Brougham qui s'en fit, dès 1804, l'un des plus ardents défenseurs. Avocat au barreau de Londres, après son départ d'Edimbourg, puis *Member of Parliament* à partir de 1810, ce libéral convaincu s'aligna sur les positions des « Tories », comme Wilberforce et les évangélistes, qui s'étaient engagés très tôt dans cette lutte. Les livres publiés sur la situation de la main-d'oeuvre dans les colonies fournissent l'occasion d'évoquer ce drame humain, de l'oppression et de l'injustice⁶⁹, dans les pages des trimestriels. C'est ainsi que la possibilité de mettre naturellement fin à l'esclavage est envisagée dans un article sur les avantages de l'utilisation d'une *free labour* pour les cultures tropicales⁷⁰. Pour la revue d'Edimbourg il s'agit, dans certains cas particuliers, qui ne concernent pas la Grande-Bretagne et ses colonies, comme celui des chrétiens en Algérie, de barbarie⁷¹. Au sujet des territoires français, où la pratique de l'esclavage est très développée, une information est faite sur la situation à la Chambre des Communes en 1821⁷². L'esclavage en Amérique fait également l'objet d'études, tant d'un point de vue historique que d'actualité⁷³.

Du côté de la *Quarterly Review*, la « Slave trade » est présentée, en octobre 1822, par le biais des rapports annuels des directeurs de l'Institut africain, ce qui donne l'occasion à l'auteur de l'article de se prononcer sur sa conception de l'émancipation qui ne devrait être que graduelle et non le résultat de lois votées en métropole⁷⁴. Il vaudrait mieux, selon les responsables de la revue conservatrice améliorer le confort, donner de l'instruction et diminuer l'oppression dont souffrent les indigènes⁷⁵. L'esclavage est envisagé, ici, tout comme dans l'*Edinburgh Review* d'un point de vue international, tant dans les Caraïbes qu'aux Etats-Unis, même après le vote de la loi abolissant ce commerce en 1833. Sur ce sujet les nuances qui séparent les deux revues sont plus marquées. Pour la première il y a, sous la houlette de Brougham, une volonté abolitionniste affirmée et militante, chez la seconde un désir de voir la condition des esclaves s'améliorer, sans pour autant aller forcément vers l'émancipation.

Quelques autres sujets importants, pour la formation de l'identité politique des classes dirigeantes, font l'objet d'un petit traitement dans les revues de référence, notamment le libre-échange en liaison avec les *corn laws*. Les libéraux emmenés par Richard Cobden et la Ligue de Manchester, sont favorables à l'abolition de ces lois qui instaurent des droits de douane sur les importations de céréales, ce qui à leurs yeux est dommageable à la liberté du commerce, comme le souligne la revue d'Edimbourg. C'est surtout dans la *Quarterly* que le sujet est traité. Dès 1828, les rédacteurs sont en faveur du protectionnisme et du maintien des fameuses lois⁷⁶. Ils reviennent à la charge en 1834⁷⁷, avec un *essay* articulé autour de cinq rapports sur la polémique protectionnisme *versus* libre-échange, qui conclut qu'il ne faut rien changer au système existant.

Dans la formation des mentalités politiques et de l'identité nationale des élites britanniques ces revues de premier plan que furent l'*Edinburgh* et la *Quarterly Review* jouent, sans aucun doute, un rôle à la fois subtile et essentiel. Ces

publications, extrêmement novatrices, tant dans la posture intellectuelle qu'elles adoptent, que dans le sérieux et la valeur de leur propos, connaissent un succès certain parmi les classes dirigeantes. Cette réussite témoigne de l'adéquation de ces périodiques avec leur lectorat, mais également de l'ouverture d'esprit des élites qui semblent former un groupe social d'une grande cohérence.

Si quelques nuances, entre les deux publications, peuvent être discernées sur des questions comme celle de l'esclavage personnel, ni dans l'une l'autre des deux publications, ne songe à remettre en cause, même un tant soit peu, les fondements du système en place. Il s'agit simplement de l'améliorer par des réformes consensuelles. Certains sujets, pourtant d'actualité, comme le Chartisme ou les développements du *trade unionism* sont quasiment bannis du discours. Quant au socialisme de Robert Owen il est, partout, fortement critiqué. Ainsi, ce qui n'est que peu ou pas traité est aussi révélateur que les grands débats qui occupent une part, non négligeable, de l'espace éditorial.

Notes

¹ Voir Stefan Collini, *Public Moralists, Political Thought and Intellectual Life in Britain, 1850-1930*. Oxford: Clarendon Press, 1991 et *Wellesley Index to Victorian Periodicals, 1824-1900*, Walter E. Houghton. Toronto: University Press, London: Routledge and Kegan Paul, 1966-1987. Vol. I.

² Il s'agit principalement de la *Monthly Review* (1749) et de la *Critical Review* (1756).

³ Le rôle des revues dans la vie intellectuelle et la formation des élites a été mise en évidence dans un certain nombre de travaux, parmi lesquels : Jacqueline Pluet-Despatin, « Pour une histoire et une politique des revues », *Les revues littéraires au XX^e siècle*, textes rassemblés par Bruno Curatolo et Jacques Poirier, Dijon, Presses universitaires de Dijon, 2002, pp. 19-29 et, *La Belle Époque des revues 1880-1914*, Jacqueline Pluet-Despatin, Michel Leymarie et Jean-Yves Mollier dir., Paris, Editions de l'IMEC, 2002.

⁴ En 1865, il se publie, au Royaume-Uni, 1271 journaux et 554 périodiques, Alvar Ellegard, *The Readership of the Periodical Press in Mid-victorian Britain*, Göteborg, Göteborgs Universitets Arsskrift, 1957, p. 4.

⁵ L'*Edinburgh Review* ne disparaît qu'en 1929 et la *Quarterly Review*, près de quatre décennies plus tard, en 1967.

⁶ Joanne Shattock, *Politics and Reviewers : the Edinburgh and the Quarterly*, Leicester University Press, 1989, p. 19.

⁷ Lettre écrite, en 1907, par Georges Sorel à Edouard Berth, in Jacques Julliard, « Le monde des revues au début du siècle », *Cahiers Georges Sorel*, n° 5, 1987, p. 3, cité par Michel Leymarie, « Introduction », *La Belle Époque des revues...*, op. cit., p. 11.

⁸ La revue d'Édimbourg est publiée par un jeune éditeur libéral de cette ville, Archibald Constable, qui deviendra connu avec l'édition de l'*Encyclopaedia Britannica*.

⁹ John O. Hayden, *The Romantic Reviewer (1802-1824)*, London, Routledge and Kegan Paul, 1969, p. 10.

¹⁰ Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome VII, Paris, Larousse, 1870, p. 193.

¹¹ John O. Hayden, op. cit., p. 25.

¹² A l'*Edinburgh Review* les articles sont anonymes jusqu'en 1912.

¹³ Joanne Shattock, op. cit., p. 10.

¹⁴ *Ibidem*, p. 131.

¹⁵ John O. Hayden, op. cit., p. 8.

¹⁶ Pierre Larousse, *op. cit.*, p. 194.

¹⁷ Notons que la *Westminster Review*, née en 1824, pour propager les idées de l'utilitariste Jeremy Bentham, viendra contourner l'*Edinburgh Review* sur sa gauche. Elle compte également parmi ses collaborateurs quelques grands noms comme ceux de George Eliot et Hubert Spencer.

¹⁸ Joanne Shattock, *op. cit.*, p. 129.

¹⁹ Alvar Ellefarg, *op. cit.*, p. 28.

²⁰ Il est, par ailleurs, réputé pour sa connaissance de l'histoire de la Révolution française.

²¹ John O. Hayden, *op. cit.*, p. 37 cite, parmi d'autres, les exemples de T.R. Malthus, de Francis Cohen ou de Henry Hallam.

²² Ces chiffres sont tirés de Richard D. Altick, *The English Common Reader. A Social History of the Mass Reading Public 1800-1900*, Chicago, University of Chicago press, 1957, p. 392.

²³ London, Weidenfeld and Nicholson, 1969, p. 2 cité par Joanne Shattock, *op. cit.*, p. 158.

²⁴ Rappelons que certains numéros, en raison de leur succès, connaissent de nouvelles éditions. Dans les années 1830, la *Quarterly Review* fait très régulièrement des retirages de 250 exemplaires supplémentaires. Le numéro de janvier 1861 de la *Quarterly Review* a fait l'objet de cinq éditions en raison d'un article de William Wilberforce, l'homme qui, le premier, a lancé la campagne contre l'esclavage.

²⁵ *Henry Crabb Robinson on Books and their Writers*, Edith J. Morley ed., London, Dent, 1938, p. 12.

²⁶ Cité par Linda Colley, « Whose Nation ? Class and national consciousness in Britain 1750-1830 », *Past and Present*, n° 113, 1986, p. 97.

²⁷ Dans l'article cité ci-dessus, mais aussi dans *Britons. Forging the Nation (1707-1837)*, New Haven/London, Yale University Press, 1992. Pierre Bourdieu, critiquant ce livre dans *Liber, revue internationale des livres*, n° 32, septembre 1997, souligne le caractère artificiel de la Nation britannique, tant sur le plan ethnique que culturel. Selon lui, cette nouvelle identité s'est « surimposée à des appartenances et à des fidélités beaucoup plus anciennes », principalement dans et par la guerre.

²⁸ L'Acte d'Union avec l'Ecosse date de 1707.

²⁹ La presse et les autres publications périodiques, même provinciales, y participent également. Leur rôle est, cependant, beaucoup moins important qu'il ne le sera par la suite.

³⁰ L'historien Eric Hobsbawm souligne dans *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1990, p. 23 que les masses populaires sont toujours les dernières à accéder à la conscience nationale.

³¹ « Middle-class consciousness in English politics, 1780-1846 », n° 9, avril 1956, pp. 65-74.

³² Cette idée est développée par Martin J. Wiener, *English Culture and the Decline of Industrial Spirit (1850-1980)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, pp. 41-42.

³³ C'est à cette époque que Edward P. Thompson situe la formation de la classe ouvrière britannique.

³⁴ D'après Donald R. Howard, *Medieval Pilgrimage Narratives and their Posterity*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1980, p. 117, cité par Jean-Yves Le Dizez, *Etrange Bretagne. Récits de voyageurs britanniques en Bretagne (1830-1900)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 27, le livre de voyage se place, d'après un recensement établi en 1838, en deuxième position dans les fonds des bibliothèques de prêt, immédiatement après les romans. Dans le *London Catalogue*, étudié par John W. Dodds, *The Age of Paradox : a Biography of England 1841-1851*, London, Gollancz, 1953, pp. 361-362, entre 1816 et 1851, sur les 45 000 ouvrages qui y figurent, près de 5000 appartiennent à la catégorie histoire-géographie et 3900 à la fiction. Notons, encore, que l'histoire littéraire ne s'intéresse que très marginalement à ce genre d'écrits.

³⁵ John O. Hayden, « Introduction », *British Literary Magazines. Romantic Age (1798-1836)*, Westport, Conn./ London, Greenwood press, 1984, p. XXI.

³⁶ Ces deux revues ont été dépouillées, à raison de deux numéros annuels sur quatre, de leurs débuts à 1851 inclus. Quelques deux cents exemplaires ont ainsi été examinés pour la préparation de cet article.

³⁷ Joanne Shattock, *op. cit.*, pp. 132-133.

³⁸ N° 28, pp. 277-306.

- ³⁹ N° 39, juillet 1812, p. 143.
- ⁴⁰ N° 52, « Constitution of Parliament », juin 1816, pp. 338-383 et « Hallan's Constitutional History », n° 95, septembre 1828, pp. 96-169. Ce dernier article défend l'idée que toute révolution peut être évitée par un compromis suffisamment précoce et généreux. Le même ouvrage est également analysé dans le n° 73, de janvier 1828 de la *Quarterly Review*.
- ⁴¹ « Annual Parliaments and universal suffrage », n° 55, mars 1817, pp. 126-150.
- ⁴² « State of parties », n° 59, juin 1818, pp. 181-206.
- ⁴³ Pp. 429-437. L'article rappelle, p. 435, que la revue d'Edimbourg a traité de cette question dans son n° 20.
- ⁴⁴ « Reform in Parliament », n° 89, pp. 252-339.
- ⁴⁵ N° 90, juillet 1831, article VII, pp. 504-548.
- ⁴⁶ *Ibidem* et « The past and present of Parliaments », n° 97, janvier 1833, pp. 255-281.
- ⁴⁷ N° 106, pp. 473-598.
- ⁴⁸ N° 122, avril 1838, pp. 451-461.
- ⁴⁹ N° 143, mai 1843, pp. 232-290.
- ⁵⁰ N° 177, juin 1851, pp. 33-56 et n° 178, septembre 1851, pp. 307-332.
- ⁵¹ N° 134, mars 1841, pp. 541-595 et n° 151, juin 1845, pp. 247-298.
- ⁵² N° 170, septembre 1849, pp. 313-346.
- ⁵³ N° 174, septembre 1850, pp. 331-373.
- ⁵⁴ N° 39, juillet 1812, pp. 1-29.
- ⁵⁵ *Ibidem*, pp. 54-58.
- ⁵⁶ « State and church education », n° 185, juillet 1850, pp. 94-136.
- ⁵⁷ « Prevention of crime. Popular education », n° 174, octobre 1847, pp. 512-542.
- ⁵⁸ N° 141, octobre 1839, pp. 149-180.
- ⁵⁹ N° 64, pp. 293-309.
- ⁶⁰ N° 71, pp. 110-119 ; la question est reprise en juillet 1836, dans le n° 128, article IX, puis de nouveau en octobre 1837, dans le n° 133, article IX, sur la pauvreté en Irlande.
- ⁶¹ « Distress of the manufacturing districts : causes and remedies », n° 155, juillet 1843, pp. 190-227.
- ⁶² N° 156, avril 1843, pp. 391-411 et « The Irish crisis », n° 175, janvier 1848, pp. 229-320.
- ⁶³ « Mendicity, its causes, statistics », n° 152, pp. 467-491.
- ⁶⁴ « Juvenile and female labour », n° 159, janvier 1844, pp. 130-156.
- ⁶⁵ N° 164, pp. 498-525, «Les réclamations des travailleurs».
- ⁶⁶ N° 7, pp. 79-118.
- ⁶⁷ « Causes and remedies of pauperism in the United Kingdom », n° 85, pp. 242-277.
- ⁶⁸ « Infant labour », n° 133, décembre 1840, pp. 171-181.
- ⁶⁹ N° 50, octobre 1815, pp. 315-345.
- ⁷⁰ « Naturel death of slavery », n° 92, octobre 1827, pp. 490-497.
- ⁷¹ N° 52, juin 1816, pp. 449-457.
- ⁷² N° 71, octobre 1821, pp. 34-52.
- ⁷³ « American slavery », n° 127, avril 1836 et n° 160, avril 1844, pp. 396-406.
- ⁷⁴ N° 55, pp. 161-179.
- ⁷⁵ « West Indian slavery », n° 64, octobre 1825, pp. 506-543.
- ⁷⁶ « The corn laws », n° 74, mars 1828, pp. 426-447.
- ⁷⁷ « On the corn laws », n° 101, mars 1834, pp. 228-283.

Bibliographie

- Altick, Richard D., (1957) *The English Common Reader. A Social History of the Mass Reading Public 1800-1900*, Chicago, University of Chicago press.
- Briggs, Asa, (1956) « Middle-class consciousness in English politics, 1780-1846 », *Past and Present*, n° 9: 65-74.
- Colley, Linda (1986) « Whose Nation ? Class and national consciousness in Britain 1750-1830 », *Past and Present*, n° 113: 97-117.
- Collini, Stefan, (1991) *Public Moralists, Political Thought and Intellectual Life in Britain, 1850-1930*. Oxford: Clarendon Press.
- Dodds, John W., (1953) *The Age of Paradox : a Biography of England 1841-1851*, London, Gollancz.
- Ellegard, Alvar, (1957) *The Readership of the Periodical Press in Mid-victorian Britain*, Göteborg, Göteborgs Universitets Arsskrift.
- Hayden, John O., (1969) *The Romantic Reviewer (1802-1824)*, London, Routledge and Kegan Paul.
- Hayden, John O. ed., (1984) *British Literary Magazines. Romantic Age (1798-1836)*, Westport, Conn./ London, Greenwood press.
- Houghton, Walter E., (1966-1987) *Wellesley Index to Victorian Periodicals, 1824-1900*, Toronto: University Press, London: Routledge and Kegan Paul.
- Howard, Donald R., (1980) *Medieval Pilgrimage Narratives and their Posterity*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.
- Le Dizé Jean-Yves, (2002) *Etrange Bretagne. Récits de voyageurs britanniques en Bretagne (1830-1900)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Morley, Edith J. ed., (1938), *Henry Crabb Robinson on Books and their Writers*, London, Dent.
- Pluet-Despatin, Jacqueline, (2002) « Pour une histoire et une politique des revues », *Les revues littéraires au XX^e siècle*, textes rassemblés par Bruno Curatolo et Jacques Poirier, Dijon, Presses universitaires de Dijon, pp. 19-29.
- Pluet-Despatin, Jacqueline, Leymarie, Michel et Mollier, Jean-Yves dir., (2002) *La Belle Epoque des revues 1880-1914*, Paris, Editions de l'IMEC.
- Shattock, Joanne, (1989) *Politics and Reviewers: the Edinburgh and the Quarterly*, Leicester University Press.
- Wiener, Martin J., (1981) *English Culture and the Decline of Industrial Spirit (1850-1980)*, Cambridge, Cambridge University Press.